



rendent ou qui en reviennent doivent loger. Sa cure est en effet la dernière résidence d'un missionnaire avant l'hospice.

De Siao-Weisi, le chemin remonte encore le Mékong jusqu'à *Gain-Oua*, 3 h. plus loin. A *Gain-Oua* commence l'ascension du col. Il faut tout d'abord passer le fleuve. C'est toute une affaire ! La terreur des nouveaux missionnaires. C'est ici que les anciens jugent de la valeur de leur recrue. Comme pont, tout ce qu'il y a de plus primitif : une corde en bambou, tendue d'une rive à l'autre. Voilà tout. « On dirait une ficelle sur l'abîme, nous écrivait naguère M. Tornay. Quelle angoisse ! MM. Melly et Coquoz me regardent, s'efforçant de découvrir, sous un calme apparent, de secrètes et trop humaines émotions. Pour moi, je leur prépare un coup d'éclat : « Faut-il garder la pipe ; faut-il la poser ? Si je la garde, ils sauront à quoi s'en tenir : j'aurai fait mes



Djamba, le chef Lissou, brave homme qui se fait un plaisir de recevoir les missionnaires au passage



... jusqu'au torrent de Latsa, que franchissent les porteurs lissous.

La « route » de Latsa, aux approches de l'Hospice ... par le beau temps n'est qu'une promenade d'agrément...



preuves. Seulement je risque de mordre trop fort, d'en laisser tomber une partie, de ne conserver qu'un bout de tuyau en bouche. Ce serait la contre-épreuve. Bref, posons la pipe. On finit de me ficeler. Je pars, et me voilà à l'autre bout, en train de me dire : tu aurais mieux fait de garder la pipe ! » Pour passer ces ponts, on vous attache avec des cordelettes, les mains crispées sur une espèce de poulie, qui glisse sur la corde. Puis, ouf ! — On vous lance dans l'abîme comme un fagot. Trop heureux quand les attaches, voire le câble lui-même ne cèdent pas en route ! Il n'est pas rare que des indigènes aient fini dans l'eau du fleuve leur voyage. Un de nos confrères ne dut lui-même la vie qu'à un miracle. Les courroies qui le fixaient au bambou cédèrent. Et le voilà suspendu sur le fleuve, la tête en bas, retenu seulement par les pieds. A force de prières et de gymnastique, il arriva à saisir la corde, et à se hisser tant bien que mal jusqu'au bout du pont.

D'ici au col, il faut compter 8 à 9 h. La montée est rapide jusqu'au village de *Tapintse*, habité par quelques Chinois et Lissous. Puis, c'est une véritable grimpe jusqu'à *Kiatse*. Retenez ce nom, car pour les voyageurs qui se rendent à l'Hospice, il joue le rôle d'une grande ville. C'est un petit hameau : quelques maisons construites en bois, arrondies et recouvertes de bardeaux. C'est pourtant là, dans ce pâtre de maisons, que loge Djamba, le chef lissou. C'est un brave homme, qui se fait un plaisir de recevoir les missionnaires avec tous les honneurs de l'hospitalité primitive. L'arrivée de ses hôtes est une fête pour lui. Il les conduit dans sa grange : la grange vaut mieux que sa maison. Il leur offre un véritable festin : une poule, du maïs et des haricots. Tout ce qu'il a de meilleur. *Kiatse* est un village entièrement lissou.

Désirez-vous savoir ce que c'est qu'un Lissou ? M. Tornay va vous répondre. « C'est un Valaisan du VII<sup>e</sup> siècle. Par nostalgie de liberté ou de solitude, ou par crainte de la fièvre, ne pouvant habiter la plaine, il a fait de la montagne sa nourricière. Ce sont les rudes gazons suspendus

sur les rochers qu'il défriche ; ce sont les « replats » presque inaccessibles qu'il aime pour y bâtir sa demeure. Et quand la terre est épuisée, il s'en choisit une autre. Il vit de sarrasin, de maïs et de blé. Il boit volontiers la goutte. Comme la terre produit facilement le peu dont il a besoin, il passe une grande partie de son temps à courir les monts, chassant et pillant. De temps en temps, il descend dans la plaine. Le Lissou est un homme à peu près de notre taille ; sa figure sèche est ravinée par la colère, la vie dure et les passions ; ses yeux grands et noirs se perdent on ne sait où ; taille droite, jambes nues, pieds cornés par les bambous qu'ils ont foulés. Il reçoit bien ses hôtes. Il ne se convertit pas facilement. Sa langue, rude comme nos patois, est moins difficile que le chinois. »

De Kiatse, pendant 1 h. environ, la route est très agréable. Elle monte légèrement aux flancs de la montagne, jusqu'au torrent de Latsa. Puis, c'est la véritable ascension. Le sentier, fort rapide, s'élève en lacets multiples à travers un vaste pâturage piqué de chênes-lièges et de vernes. Deux terrasses, fort heureusement, permettent au voyageur essoufflé de reprendre haleine et de se désaltérer à une eau limpide avant de reprendre sa route jusqu'à la forêt où se termine la montée. Par le beau temps, le reste du voyage n'est plus qu'une promenade d'agrément. Mais par la pluie, on chemine dans un épais borbier de terre glaise où le pied s'enlise. L'indigène y laisse assez souvent ses sandales. La forêt nous conduit au pied du col, où se trouve l'Hospice. Le sentier que nous avons suivi est un chemin muletier tracé en 1930-32 par le P. André, M. E. P., curé de Bahang dans la vallée de la Salouen. Ce brave Père a plus de 200 km. de sentiers à son actif, tracés sous sa direction. Ses chemins sont en général assez larges : 50 à 100 cm., soutenus par de petits murs ou par de bons talus. La pente est maintenue, mais pas trop pénible. Celui de Latsa tantôt s'enfile dans des ravins sur lesquels il a fallu jeter des ponts, tantôt enjambe des rochers qu'on a dû tailler. Il abrège de plusieurs heures le trajet Mékong-Salouen.

L. GABIOUD.

---

---

*Il importe que les fidèles se rendent compte du devoir sacré qui leur incombe d'aider les Missions chez les païens.*

*(Benoît XV.)*

---

---